Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

250 | Avril-Juin 2010

L'Afrique au cœur du sport mondial

Football, nation et identités en Afrique du Sud

Soccer, nation and identities in South Africa

Kévin Crotté-Brault

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5930>

DOI : 10.4000/com.5930

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2010

Pagination : 191-210

ISBN : 978-2-86781-661-1

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Kévin Crotté-Brault, « Football, nation et identités en Afrique du Sud », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 250 | Avril-Juin 2010, mis en ligne le 01 avril 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/5930> ; DOI : 10.4000/com.5930

Football, nation et identités en Afrique du Sud

Kévin CROTTÉ-BRAULT¹

C’est dans le stade de *Soccer City*, à deux pas de Soweto — le fameux *township* du sud-ouest de Johannesburg — que sera donné le 11 juin 2010 le coup d’envoi de la 19^e Coupe du monde de football de la FIFA. Pendant un mois, le monde entier aura les yeux rivés sur l’Afrique du Sud qui organise, pour la première fois de son histoire, un des plus importants et des plus prestigieux événements sportifs planétaires aux côtés des Jeux Olympiques : 32,5 milliards de téléspectateurs² et plus de trois millions de supporters s’étaient passionnés pour la précédente édition. Pour la patrie de Nelson Mandela, les enjeux générés par cette grande fête du football dépassent de beaucoup la sphère strictement sportive. C’est d’abord un grand symbole pour l’Afrique, un continent qui vibre tout entier au rythme du ballon rond, mais qu’on avait jusqu’à présent laissé en marge de la planète football. Des symboles, il en est surtout pour le pays hôte, l’Afrique du Sud, qui vingt ans après la fin de l’apartheid doit relever plus d’un défi pour être à la hauteur de tous les espoirs placés en lui. Les symboles sportifs, la nation arc-en-ciel ne les connaît que trop bien. Chacun se souvient de ce 15 juillet 1995, lorsque Nelson Mandela, portant le maillot vert et or des *Springboks*, était descendu sur la pelouse de l’*Ellis Park Stadium* pour remettre la coupe du monde de rugby entre les mains de François Pienar, le capitaine de l’équipe venue à bout, sur sa pelouse, des légendaires *All Blacks*.

François, merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait pour notre pays, glissa alors « Madiba » au géant Afrikaner en lui serrant la main, qui lui répliqua aussitôt : Non Monsieur le Président, merci de ce que *vous* avez fait pour notre pays (Carlin, 2008, p. 228).

1. Institut Français de Géopolitique, Université Paris 8 ; mél : kevincb51@hotmail.com

2. Audience cumulée.

L'image a fait le tour du globe ; les journaux, les radios et les télévisions ont salué d'une seule voix ce symbole qui devait incarner l'entrée de l'Afrique du Sud dans une nouvelle ère, celle de la démocratie, de l'égalité, de la réconciliation, de la diversité mais aussi celle de la responsabilité, du respect et de la liberté³. Nelson Mandela, après avoir passé vingt-sept années de sa vie dans les geôles du gouvernement de l'apartheid, était passé en quelques années du statut d'ennemi public numéro un à celui du premier Président noir élu démocratiquement dans son pays. Ce jour-là, il se tenait debout en plein milieu de l'*Afrikanerdom*, l'ancre sacré du rugby sud-africain, un sport qui pendant toute la période de ségrégation avait symbolisé l'écrasement des communautés noires, *coloured* et indiennes par la minorité blanche. Ce jour-là, des dizaines de milliers d'Afrikaners, ceux-là mêmes qui une trentaine d'années auparavant avaient placé Mandela derrière les barreaux, scandaient son nom à l'unisson. Ainsi, après plus de quarante années d'apartheid et plusieurs siècles d'une histoire marquée par une sévère ségrégation de l'espace et des hommes, le monde voulait voir dans cette image le symbole de la nouvelle Afrique du Sud réconciliée. Dans un entretien avec John Carlin en 2001, Mandela avait déclaré :

Le sport a le pouvoir de changer le monde. Il a le pouvoir d'inspirer et d'unir un peuple comme peu d'autres événements peuvent le faire. [...] Il est plus puissant que les gouvernements pour briser les barrières raciales (Carlin, 2008, p. 13).

Quinze ans après, l'index est toujours pointé sur le sport quand on cherche à rendre compte des transformations de la société sud-africaine, lui qui occupe un rôle important dans les sphères politiques, économiques, culturelles et sociales du pays. Le phénomène sportif se révèle ainsi comme un excellent indicateur de l'évolution des identités des groupes sociaux ou ethniques et de leur rapport à la Nation et à l'identité nationale.

En Afrique du Sud, comme dans de nombreux pays ayant été marqués par une influence anglo-saxonne, le sport occupe depuis longtemps une partie importante de l'éducation et de la vie du pays. Il a donc constitué, ici plus qu'ailleurs, un terrain particulièrement propice à l'expression de l'identité des différentes communautés. L'apartheid, en inscrivant le racisme dans la loi, avait entraîné des partages géographique, politique, économique et social de l'espace national en fonction de prétendues appartenances raciales, sans jamais chercher à favoriser l'émergence d'un État-Nation mais plutôt le développement séparé de communautés minutieusement identifiées, dans un

3. Ces sept principes fondamentaux que sont la démocratie, l'égalité, la réconciliation, la diversité, la responsabilité, le respect et la liberté constituent les sept piliers de la Constitution sud-africaine. Celle-ci fut rédigée entre 1994 à 1996 par la première Assemblée Constitutionnelle entièrement démocratique du pays. Elle présenterait plus de garanties d'égalité qu'aucune autre constitution en vigueur dans le monde.

territoire déjà caractérisé par une très grande diversité ethnique, culturelle et religieuse. Il n'était alors que l'aboutissement de pratiques mises en place depuis près de trois siècles mais restées jusque-là empiriques. C'est ainsi que le mouvement sportif s'est logiquement développé conformément à ces conceptions racistes, et chaque discipline sportive est devenue l'exutoire des identités de chacun de ces groupes. Les sports britanniques traditionnels comme le rugby, le cricket ou le golf sont devenus l'apanage des communautés blanches, le ballon ovale s'imposant rapidement comme un des principaux piliers de l'identité afrikaner, en opposition avec la morale victorienne rattachée à l'*establishment* du cricket britannique, et au football perçu par les Sud-africains blancs comme le domaine culturel laissé aux classes inférieures noires. Aujourd'hui encore, même une vingtaine d'années après la fin de l'apartheid, les représentations vont toujours bon train et on aime parler d'un sport sud-africain à deux visages : le rugby blanc d'un côté, le football noir de l'autre, le hobby des *suburbs* d'une part, le passe-temps des *townships* d'autre part. Cette dualité se retrouve également sous d'autres formes : il y a les symboles et les discours politiques de façade, ceux qui se félicitent des succès internationaux des équipes de la nation arc-en-ciel, les *Springboks* et les *Bafana Bafana*⁴, perçus comme les marqueurs de la vitalité et de la réussite du projet national sud-africain, et il y a le revers de la médaille, avec une réalité qui apparaît bien plus contrastée. L'engouement que manifeste aujourd'hui une grande part de la population noire sud-africaine à propos du football est bel et bien une réalité. Aussi même si « le soleil ne se couche jamais sur l'empire du football » (Boniface, 2002, p. 11), il n'est pas si aisé d'expliquer comment cette pratique, importée par les Britanniques dans le sous-continent, a été si bien assimilée par cette population en particulier, au point de devenir un élément central de son identité. Si dans la lutte d'influence à laquelle se livraient les deux communautés blanches du Sud de l'Afrique au XIX^e siècle, le rugby occupa très tôt une place prépondérante, le football ne fut pas pour autant « abandonné » aux Noirs par les Blancs qui lui auraient préféré le ballon ovale. En effet, sa pénétration dans les sociétés non-blanches résulte d'un processus plus complexe, lié à des facteurs économiques et sociaux, qu'il est important d'appréhender si l'on souhaite bien comprendre les mécanismes d'identifications sportives actuellement à l'œuvre dans la nation arc-en-ciel. Il faudra pour cela faire un détour obligatoire par Soweto, pour finalement saisir toutes les dimensions des nouveaux défis de l'unité sud-africaine.

4. *Bafana Bafana* : surnom donné à l'équipe nationale masculine de football sud-africaine ; il signifie en langue zoulou et sotho « les garçons ». L'équipe nationale féminine est, quant à elle, surnommée *Banyana Banyana* (les filles).

I – Du sport anglo-saxon au jeu des *townships*

1 – Les facteurs de pénétration du football parmi les classes

En Afrique du Sud et n'importe où dans le monde, ce sport d'équipe relativement peu coûteux et aux règles simples qu'est le football démontre une remarquable capacité de pénétration parmi les groupes les plus pauvres de la société. Les Blancs d'Afrique australe, et particulièrement ceux qui se donneront le nom d'Afrikaners en vinrent rapidement à percevoir le football comme le domaine culturel des classes inférieures noires. Toutefois, au-delà de ces facteurs, c'est probablement le phénomène des migrations des travailleurs africains vers les grands centres urbains et miniers, débuté à la fin du XIX^e siècle, qui a fait du football un élément incontournable de l'identité urbaine noire.

En effet, ces travailleurs migrants qui quittaient les zones rurales pour s'établir dans les périphéries des grandes villes blanches comme Johannesburg, Le Cap ou Durban, devaient faire face à une perte de repères sociaux et identitaires importants. Les organisations qu'ils y établirent, comme les clubs de football, leur permettaient de s'identifier individuellement ou collectivement à leurs villes, villages ou districts d'origine. Dans une de ses études, Peter Alegi démontrait clairement que :

Parallèlement à l'Église, le sport était l'activité sociale la plus importante dans les villes de mineurs chez la communauté noire (Alegi, 2004, p. 17).

Les compagnies minières saisirent rapidement l'intérêt que pouvait apporter le développement de ces pratiques auprès de leur main-d'œuvre et encouragèrent d'abord la stratification en mettant en œuvre une stratégie sportive divisée. Elles promouvaient les compétitions de danses tribales pour ses ouvriers « souterrains », qui représentaient environ 90 % de leur force de travail, et le football (voir le cricket mais plus rarement) pour le personnel plus qualifié (greffiers, agents de sécurité et autres employés de surface). Cependant, à partir des émeutes des mineurs africains des années 1920, le football influença encore plus certainement les relations industrielles, notamment dans les mines d'or. D'une part, il apparaissait comme un *booster* indirect de la production, puisqu'il permettait de canaliser pendant les matchs les velléités des ouvriers les plus agités : bagarreurs, alcooliques, fumeurs de cannabis, voire prédateurs sexuels, des déviances nées de la précarité de leurs conditions de travail et de vie dans les *townships*. D'autre part, en sponsorisant les clubs de football, en encourageant la formation de nouvelles équipes et en organisant des compétitions, les mines espéraient aussi garder les travailleurs migrants dans les bidonvilles pendant les week-ends et vacances, où ils se

socialisaient avec les résidents permanents et reconstruisaient ainsi des relations sociales qu'ils avaient perdues en quittant leur province d'origine. Pour la classe des travailleurs noirs africains, le football était « le » sport, une pratique qui allait ainsi compter parmi les éléments fondateurs de la culture noire urbaine naissante dans la poussière des *townships*. Sphère d'action où l'expression de la modernité africaine pouvait être forgée, testée et négociée, le football noir devint un domaine social de loisir, d'expression culturelle, et le marqueur des relations de pouvoir pendant l'ère de ségrégation en Afrique du Sud. Le ballon rond pouvait rassembler différentes localités, villes et villages, et forger une communauté noire sud-africaine imaginaire unie par une expérience sportive partagée. Un des attributs de ces pratiques est que des sociétés éclatées peuvent être unies à travers les réseaux sportifs et les ligues, et les succès sportifs sont autant de facteurs clairs qui engendrent une fierté nationale ou tout du moins communautaire, et qui contribuent donc souvent à l'intégration de différents groupes d'individus.

2 – Jeu et culture des *townships*: influence de l'espace et réappropriation du jeu

Cet engouement pour le ballon rond allait permettre le développement d'une véritable économie autour du football. Les rencontres organisées dans les *townships* étaient non seulement un bon moyen pour leurs populations de tisser des liens sociaux, mais aussi de vendre toutes sortes de produits dont le commerce était illicite. La présence de milliers de spectateurs noirs aux matchs du week-end à travers le pays fit du jeu un élément de plus en plus attractif pour les fabricants privés, les détaillants et les entrepreneurs africains. Dès 1923, les journaux noirs imprimaient des publicités pour les équipements de football s'adressant directement aux sportifs *natives*. Depuis ces années, les points de vente d'articles de sport, appartenant majoritairement à des hommes d'affaires blancs, ont essayé de capitaliser la popularité du sport auprès de la population noire: les *townships* devenaient un précieux nouveau marché. Aussi, si la question d'organiser un football professionnel avait été débattue depuis les années 1930, mais s'était toujours heurtée au *veto* du gouvernement, les meilleurs éléments des équipes africaines allaient tout de même en retirer différents avantages. Les équipes prestigieuses, à l'image des équipes sowetanes comme les *Moroka Swallows* ou les *Orlando Pirates* n'hésitaient pas à recruter des joueurs issus d'équipes plus modestes, en leur procurant un emploi (souvent dans l'industrie) et différents avantages matériels (des laissez-passer par exemple⁵).

5. À cette époque, le gouvernement et les autorités locales tentaient de limiter et de contrôler les flux et reflux des travailleurs migrants dans les zones urbaines.

Si le football influence la vie et la culture des bidonvilles, le phénomène est également valable dans l'autre sens. Un des marqueurs les plus forts de cette influence sur les identités sportives est l'émergence de styles de jeux propres à l'espace du *township*. L'investissement actif des supporters et la relation du jeu avec les divertissements de la vie des *townships* expliquent la vernacularisation ou la domestication de cette exportation britannique populaire.

Les footballeurs ainsi que les musiciens *marabi*⁶ étaient des artistes urbains qui partageaient une expérience commune avec leurs audiences. Les terrains de sport comme les bruyants *shebeens*⁷, *beerhalls*⁸, et d'autres établissements vendant de l'alcool, où beaucoup d'Africains passaient leur temps de loisir, constituaient des espaces favorables à l'esprit d'entreprise, aux interactions sociales et aux divertissements (Alegi, 2002, p. 29).

Ainsi, de l'espace du *township* allait émerger le football *marabi*, avec un style de jeu et une identité dont le nom s'inspire du rythme, des mouvements et de l'improvisation des danses et traditions transportées dans ces cultures urbaines. Les gamins des bidonvilles, dont la plupart n'ont jamais assisté à un « vrai » match de football, et bien souvent n'ont même jamais aperçu le moindre véritable ballon, cultivent toutefois un intérêt démesuré pour le jeu. Même en n'ayant qu'une vague idée des règles, il s'agit d'un des seuls passe-temps auquel ils peuvent s'adonner librement dans l'espace confiné du *township*.

En l'absence de terrains et de matériels adaptés, les ruelles et les *open spaces* constituent donc des espaces de jeu qui allaient conditionner des styles mêlant imagination, créativité et improvisation. Les allées de Kilpruit, d'Orlando ou de Moroka⁹ inspiraient l'invention de format de jeu comme le *three-drop-three*¹⁰, qui comblait du même coup l'absence de chronomètres pour délimiter le temps de jeu. Trop étroites pour permettre à deux équipes régulières de s'affronter, ces allées permettaient à de petits groupes de quatre ou cinq gamins d'y évoluer en inventant ou en réinventant, sans le savoir, des figures de style privilégiant le contrôle du ballon, les *dribles*, l'individualisme

6. Le *marabi* était une forme de musique et de danse syncrétique occupant les loisirs des classes populaires urbaines pendant l'entre-deux-guerres.

7. *Shebeens* : interdits d'accès dans les bars et *pubs* réservés aux « Whites only » ; les *shebeens* étaient des gargotes de *townships* dans lesquelles on pouvait consommer de l'alcool, faire des paris, regarder des danses ou écouter de la musique. Haut lieu de socialisation, les *shebeens* sont indissociables de la culture urbaine et de l'identité noire sud-africaine.

8. *Beerhalls* : autre forme de *pub* ou bar qu'on retrouve dans les *townships* sud-africains ; souvent illégaux, on peut également y consommer des alcools illicites, souvent brassés ou distillés sur place.

9. Quartiers du *township* de Soweto, respectivement créés en 1904, 1932 et 1946.

10. *Three-drop-three* : lorsqu'une des deux équipes arrive à inscrire trois buts, on entre dans la seconde période du jeu qui se termine lorsqu'une des deux équipes parvient à réinscrire trois buts.

et le spectacle que les supporters aimaient retrouver dans le jeu. En donnant des surnoms aux joueurs, une pratique empruntée aux traditions rurales de l'*izibongo*¹¹ ou du *lithoko*¹², ceux-ci apposaient leur marque et celle de leurs traditions sur le jeu. Toutefois, le football urbain n'était pas exempt d'influences extérieures : dans les années 1930, la tournée du *Scottish Motherwell Football Club*, qui écrasa systématiquement toutes les équipes blanches sud-africaines rencontrées, eut un impact saisissant sur l'évolution du jeu des Africains, qui firent du *marabi* et du *Motherwell* leur marque de fabrique, un style qui mêlait à la vitesse et la puissance du jeu anglo-saxon, l'improvisation et la spontanéité du jeu des *townships*.

L'engouement des *townships* sud-africains pour le football reste inextricablement lié aux changements sociaux, politiques et culturels plus larges apportés par l'urbanisation massive et l'expansion de l'économie de marché. La formation de nouvelles compétitions et associations nationales, l'amélioration de la couverture sportive dans la presse populaire noire et l'articulation de styles de jeu vernaculaires démontrent l'intégration croissante du football dans la culture populaire noire pendant la période de ségrégation. Pour bien comprendre cette dynamique, il faut faire un détour obligatoire par Soweto, le *South West Township* rendu tristement célèbre dans le monde entier après les événements de 1976, et considéré à bien des égards comme le berceau de la culture urbaine noire d'Afrique du Sud.

II – Le football à Soweto

1 – Sport et société à Orlando : la naissance des *Pirates*

Le petit groupe de garçons qui crée le club des *Orlando Boys* au début des années 1930 était loin d'imaginer quel impact leur organisation allait avoir sur la construction d'une identité des *townships* noirs en Afrique du Sud. Le quartier d'Orlando fut ouvert au début des années 1930, au nord-est du cœur historique de Soweto. Kliptown, Moroka, Orlando et bien d'autres quartiers constituent aujourd'hui autant de vastes alignements de maisonnettes en briques, alternant avec les baraquements de tôle et les terrains vagues poussiéreux dont les images ont fait le tour du monde. Chacun de ces

11. Chez les Zoulous, l'*izibongo* identifie une personne, incarne sa personnalité. Le surnom d'une personne renvoie à son histoire personnelle, à son identité comme l'histoire du guerrier zoulou décrite par Shabangu : « Je connais ton histoire, tu as fait cela, tu as tué de cette manière... c'est exactement ce à quoi servent ces noms. C'est à travers ses actions, sa bravoure, que l'on révèle son nom ». C'est un exemple parmi d'autres de la transposition des anciennes cultures rurales traditionnelles aux pratiques sportives urbaines.

12. Le *lithoko* sotho correspond dans les grandes lignes à l'*izibongo* zulu.

bidonvilles où manquaient eau courante, électricité, magasins et terrains de sports, disposait néanmoins de sa propre équipe de football, qui symbolisait l'attachement des habitants du *township* pour ce sport

[...] le football à Orlando était tout autant un bon divertissement qui paraît à la monotonie du travail qu'une force mobilisatrice de premier ordre. À travers le football, les gens créaient une institution sociale qui insufflait une certaine fierté sociale et forgeait des liens communautaires (Alegi, 2004, p. 65).

Les *Orlando Boys*, qui allaient prendre le nom d'*Orlando Pirates Football Club* quelques années plus tard, n'étaient à l'origine qu'une équipe parmi d'autres, condamnée à demeurer dans la misère et l'anonymat du football noir des *townships*.

Cependant, le *Orlando Pirates Football Club* et son président Mogkosinyane vinrent à développer une vision originale de l'activité, avec le principe du *pray-and-play* (littéralement prier et jouer) qui organisait, autour du jeu, une société de solidarité liant les joueurs et leurs familles. Pour les travailleurs vivant dans le *township*, il s'agissait d'abord de placer leurs enfants à l'abri des *tsotsis* (gangs de rue), dans une structure mise en place par et pour les habitants du bidonville autour du jeu mais surtout de valeurs religieuses et morales. Aussi, le rôle des *Orlando Pirates* dépassait la sphère purement sportive, comme en témoigne, notamment, l'organisation de *burial societies* (sociétés funéraires qui organisaient les funérailles des proches des joueurs grâce aux contributions financières volontaires des membres du club). À cette coopération interne s'ajouta l'organisation ou la participation aux événements sociaux du *township*, comme les mariages ou les fêtes diverses, qui favorisaient les relations entre le club et les habitants. En mettant en place une telle organisation de solidarité et de réciprocité, les *Pirates* cimentaient l'intérêt sportif de la communauté et la société d'Orlando. Cette approche originale du jeu leur permit de survivre aux équipes rivales de Soweto qui résistaient rarement au passage d'une génération. Ainsi, au fur et à mesure que les *Pirates* s'implantaient dans le terreau culturel et social d'Orlando, ils gravissaient les étapes des ligues de football racialement ségréguées. Leurs succès sportifs leur permirent de s'imposer comme le meilleur club de football noir d'Afrique du Sud à partir des années 1960, et de démontrer ainsi l'efficacité des systèmes culturel et social mis en place autour du club.

C'est donc au cœur de l'identité urbaine noire sud-africaine que le club de football des *Orlando Pirates* plonge ses racines (les *Kaizer Chiefs*, deuxième poids lourd du football sud-africain actuel doit d'ailleurs sa création à une scission parmi les joueurs des *Pirates*). Ainsi, être de Soweto, c'est soutenir telle équipe de football, être au courant de l'élection de la *Miss Orlando Pirates* ou de la *Miss Kaizer Chiefs*, c'est adopter des codes vestimentaires reconnus comme originaires des lieux, c'est partager des références culturelles,

musicales et artistiques communes. Chaque match opposant les équipes locales vide les ruelles, remplit les stades et les *matchboxes*; l'événement divise, passionne, fédère et ne laisse personne indifférent.

La victoire engendre ensuite un interminable ballet de taxis collectifs et de voitures remplies de supporters, défilant inlassablement dans les rues du *township* en arborant fièrement des insignes de l'équipe fétiche. Les rues prennent alors des allures de carnaval de Rio. [...] À Soweto, le foot accède au statut de religion. Peu de *matchboxes* ou de *shacks* échappent à la présence d'éléments de décoration en relation directe avec des équipes (Guillaume, 2001, p. 195).

Les matchs qui constituaient une des rares attractions ouvertes aux habitants de Soweto attiraient le week-end une foule impressionnante. Les supporters en surnombre assistant aux matchs et les facilités insalubres inadéquates créaient des conditions dans lesquelles la participation des fans pouvait aisément basculer vers la violence.

2 – Supporters, violences urbaines et combats politiques

L'expansion du football noir au début de l'apartheid était un phénomène extraordinaire au regard des installations sportives exécrables accessibles aux athlètes noirs. Des études menées au milieu des années quarante et au début des années cinquante mettent en lumière l'extrême nécessité d'augmenter le nombre d'installations sportives pour les Africains dans les zones urbaines. À titre d'exemple, la population officielle du Cap, de 44 300 Africains, avait accès à seulement 30 terrains de jeu sous-équipés au lieu des 220 recommandés (Blades, 1998, p. 76). Cette situation observée au Cap était, selon toute vraisemblance, représentative de la tendance nationale. Les terrains de football des *townships*, bien souvent des *open spaces* à peine aménagés, n'avaient pas de grillages, pas de murs ou de fossés pour tenir les fans à distance du terrain, et il n'y avait que peu de policiers, qui ne s'intéressaient guère à ces manifestations. La consommation excessive d'alcool, des rivalités entre les supporters les plus durs et les fautes d'arbitrages suscitaient des bagarres, l'invasion des terrains, la confusion et des émeutes lors de nombreux jeux. Les incidents de hooliganisme dans le football étaient souvent liés aux gangs organisés. Cependant, les succès sportifs des *Pirates* entraînèrent la mise en place de clubs de supporters, véritables institutions sociales (au sein desquelles les femmes prenaient une grande part) permettant de canaliser une partie de ces violences.

Fonctionnant à l'image de petites démocraties participatives à l'échelle d'un quartier, ces organisations incarnaient la convivialité et la sociabilité du football dans les *townships*.

Les clubs de supporters servaient un but social au sein des communautés noires. Les parties de football du samedi après-midi, les danses, les *braais*¹³ maintenaient la vie sociale et culturelle des Noirs dans les zones urbaines et renforçaient la réputation et le statut des équipes et des joueurs. Les rassemblements organisés autour du football créaient une sphère sociale dans laquelle les désirs individuels et collectifs pouvaient être satisfaits. Les fonctions occupées par les *Pirates* à Soweto, par exemple, étaient autant de dates importantes dans le calendrier social du Johannesburg noir (Alegi, 2004, p. 128).

Les membres des organisations de supporters instauraient également des événements sociaux, dans la tradition des sociétés d'aides mutuelles africaines comme les *manyanos*¹⁴. À travers ces activités, les habitants de Soweto forgèrent et maintinrent de nouvelles identités individuelles et sociales ainsi que des réseaux transcendant les genres, les générations, les classes, les ethnies et les lignes religieuses.

Cependant, l'application, de plus en plus agressive, des autorités d'une stricte ségrégation raciale dans le sport, associée à la négligence des infrastructures sportives des communautés noires de la part du gouvernement donnaient aux athlètes noirs et à leurs fans la preuve incontestable que le sport et la politique étaient inséparables. Dans les années 1950, les défis nationaux et internationaux à l'apartheid dans le football amplifiaient le rôle du jeu dans la culture populaire noire et en faisaient le sport le plus controversé du pays. En termes idéologiques, les demandes des institutions du football noir pour une association nationale non-raciale et une équipe nationale sélectionnée sur le mérite politisaient une vaste majorité d'athlètes locaux et de fans tout en sensibilisant l'opinion publique internationale à la lutte contre l'apartheid. Le football et les organisations politiques — les institutions alternatives créées par les Noirs et servant leurs intérêts — subirent des changements significatifs dans les années cinquante. Des groupes racialement identifiés formèrent des alliances multiraciales avec des relations locales et internationales, en adoptant un programme politique universel et non sectaire qui devint de plus en plus radical au fil du temps. Ainsi, alors que le lien entre sport et nationalisme se renforçait, les relations personnelle et instrumentale entre le football et la politique noirs arrivaient en force.

Dans ce contexte, en plus de leurs rôles sportif et social, les groupes de supporters organisés jouèrent un rôle démocratisant dans la période qui suivit les émeutes de Sharpeville en 1960, et surtout après celles de Soweto

13. Barbecue : Le terme et la pratique sont initialement associés aux Afrikaners, mais l'extension du *braai* aux autres communautés sud-africaines est un des nombreux exemples de la perméabilité des pratiques entre ces groupes racialement ségrégués.

14. *Manyanos* : associations féminines de rotation de crédit et groupes de prières.

en 1976. Le danger, associé au fait de rejoindre des organisations politiques interdites, poussait les Sud-africains noirs à satisfaire leurs aspirations au pouvoir, au statut et au prestige au sein d'organisations sociales et culturelles, et en particulier les clubs et associations sportives. En payant de faibles cotisations annuelles, les fans recevaient une carte de membre qui leur offrait le droit de voter et de se présenter comme candidats aux élections pour les différents postes des comités exécutifs. Dans un sens, les clubs de supporters remplissaient le vide laissé après la répression politique des mouvements politiques des années 1960-1970. En clair, la participation dans les instances sportives des *townships* était lourde en implications politiques et entraînait certaines dérives, illustrées par exemple par les actions du *Mandela United Football Club* (gang organisé autour de Winnie Mandela¹⁵ qui regroupait en fait des sportifs, des leaders politiques et syndicaux proches des extrémistes de l'*African National Congress* (ANC) et de sa branche armée, l'*Umkhonto we Sizwe*). Ces éléments sur l'histoire de la naissance des groupes de supporters du football dans la violence des bidonvilles sud-africains sont particulièrement intéressants,

dans la mesure où la pratique de la violence peut informer et être génératrice d'une vraie conscience nationale, contrastant avec le formalisme vide proposé par les leaders des partis nationalistes (Worby, 2009, p. 115).

La chute de l'apartheid va toutefois voir s'éloigner la violence du milieu du football :

Depuis les années 1970, l'image des supporters a beaucoup évolué, l'atmosphère est devenue plus amicale, puisque, avant, le fait d'aller au stade comportait des risques importants, vous pouviez être blessés, les gens pouvaient se battre s'ils n'étaient pas satisfaits du résultat, mais nous nous sommes petit à petit éloignés de cet état d'esprit. L'environnement est aujourd'hui plus sécurisé, plus familial par rapport à ce qu'on a pu connaître par le passé. Les supporters peuvent désormais se permettre d'emmener leurs enfants, leurs femmes dans les stades, ce qui était inimaginable avant.¹⁶

La politique s'est, elle aussi, détachée du football sud-africain, le *Black Economic Empowerment* permettant d'ailleurs la montée en puissance d'une élite économique noire souvent liée au milieu du ballon rond¹⁷. À partir des

15. Seconde femme de Nelson Mandela, particulièrement active au sein de l'ANC.

16. Entretien avec Thandi Merafe, Coordinatrice des supporters du *Orlando Pirates Football Club*, 12/02/2009.

17. Cette évolution s'illustre par le retour de nombreux poids lourds de l'économie sud-africaine dans le milieu du football, comme Patrice Mosabe avec les *Sundowns* ou Jomo Sono avec les *Jomo Cosmos*. L'influence de l'économie noire dans la sphère footballistique sud-africaine ne date toutefois pas d'hier, puisque dès les années 1980 on a pu assister à de remarquables événements (à l'image du rachat par Jomo Sono du complexe sportif blanc de *Highland Park*, qu'il renomme *Jomo Cosmos*, un club qui figure toujours parmi les meilleurs du championnat de première division actuel).

années quatre-vingt-dix, alors que la question raciale va progressivement laisser place aux fractures économiques et identitaires qui traversent l'ensemble de la société sud-africaine, la relation déjà forte qui unissait les pratiques sportives aux cultures urbaines va alors se renforcer.

III – Les nouveaux défis de l'unité sud-africaine

1 – Une identité sportive en question

Lorsque la FIFA permet le retour de l'Afrique du Sud dans le football mondial, l'équipe des *Bafana Bafana*, qui affronte le Cameroun, est majoritairement composée de joueurs des trois équipes soweitanes, les *Moroka Swallows*, les *Orlando Pirates* et les *Kaizer Chiefs*. Principal foyer de construction d'une identité urbaine noire sud-africaine, les équipes de football issues de Soweto font partie intégrante de la culture du *township*, et représentent aujourd'hui un riche support identitaire pour toutes les communautés noires du pays. L'équipe des *Orlando Pirates*, championne d'Afrique en 1996, en est la meilleure illustration, comme le souligne Thandi Merafe :

Les supporters des *Pirates* ne sont pas des mouvements localisés : notre camp de base est ici à Johannesburg, mais si l'équipe joue à Durban nous aurons un large mouvement de supporters de Durban ; si l'équipe se déplace au Cap, il y aura toujours autant de supporters pour soutenir les joueurs. Que l'équipe joue n'importe où dans le pays, ou dans les pays voisins comme le Lesotho, le Botswana ou le Swaziland, et même sur tout le continent africain, nous bénéficions toujours d'un large soutien, la base de supporters dont dispose le club est donc particulièrement étendue.¹⁸

Ainsi, une équipe rattachée à un espace aussi chargé en représentations et en symboles que Soweto est parvenue à s'imposer comme un support identitaire important à une échelle beaucoup plus large que ses attributions d'origine. De cette manière, les succès d'une équipe nationale des *Bafana Bafana* à forte dominante soweitane lors de la Coupe d'Afrique des Nations (CAN), en 1996, ont fait la fierté des Sud-africains des *townships*, au vu du lien identitaire qui relie le football avec la culture populaire urbaine.

Pourtant, les pratiques et styles de jeu fièrement revendiqués coûtent parfois cher aux footballeurs sud-africains, qui payent aujourd'hui cette approche du football clairement héritée des pratiques des bidonvilles. Ils sont en effet peu nombreux à évoluer dans les premières divisions des grands championnats européens : une trentaine joue actuellement à haut niveau en

18. Entretien avec Thandi Merafe, Coordinatrice des supporters du *Orlando Pirates Football Club*, 12/02/2009.

Europe, dont huit seulement en première division et, souvent, abonnés au banc de touche. Cette proportion est faible lorsqu'on s'intéresse aux footballeurs d'Afrique de l'Ouest, massivement recrutés par ces clubs européens (149 Nigériens, 135 Camerounais, 110 Sénégalais, 95 Ivoiriens, 95 Ghanéens, 44 Maliens, 43 Congolais, 30 Guinéens, etc.). À leur style de jeu, souvent jugé trop personnel, sensationnaliste et surtout ne « scorant » pas suffisamment, s'ajoutent les critiques vis-à-vis du championnat sud-africain : médiatisation exagérée des qualités de certains joueurs les décrédibilisant aux yeux des experts européens, et surtout difficultés de suivre ces matchs depuis l'étranger. De plus, ces succès du football sud-africain dans le milieu des années quatre-vingt-dix n'ont pas été érigés comme des symboles de la réconciliation nationale, semblables à ceux générés par la Coupe du monde de rugby en 1995, et ce malgré des volontés politiques affichées. Force est de constater que la grande majorité des Blancs n'y avait alors porté qu'un intérêt limité, leur attrait pour le football semblant compromis par de très fortes barrières identitaires.

2 – Le football sud-africain et les barrières de la réconciliation

Retour à l'*Ellis Park Stadium* de Johannesburg : ce samedi soir, ce n'est pas l'attrait du ballon ovale qui a rempli les tribunes de la plus célèbre arène du rugby sud-africain, mais la fièvre du football. Autour du stade, pas de *pick-up*, de *braais* et d'Afrikaners enthousiastes, mais un ballet incessant de « combis » surchargés qui déversent un flot ininterrompu de supporters enthousiastes dont la grande majorité arrive directement de Soweto. Ce soir, l'*Ellis Park* accueille la rencontre la plus attendue de l'année : le derby de Soweto, entre l'équipe des *Orlando Pirates* et celle des *Kaizer Chiefs*. La soirée est lourde de paradoxes : dans ce lieu chargé des symboles de l'identité du rugby blanc et du nationalisme afrikaner, va se tenir la rencontre phare du sport roi des Sud-africains noirs, le football. Habituellement les rencontres entre les équipes sowetanes sont disputées directement dans le *township*, mais à l'approche de la Coupe du monde de football 2010 les travaux du stade de *Soccer City* l'ont rendu indisponible, et les quelque 40 000 places du stade d'Orlando le rendent trop petit pour accueillir la rencontre, ce qui explique la tenue du match à l'*Ellis Park*. Ce dernier a d'ailleurs été renommé *Coca Cola Park* en 2005, après le rachat de 51 % des parts du parc sportif par une compagnie détenue entièrement par des hommes d'affaires noirs, une première dans le pays. Un simple regard vers l'effervescence qui anime les rues alentour pour s'apercevoir qu'un cliché demeure : le football sud-africain semble bel et bien noir. À l'intérieur du stade, l'ambiance est survoltée : ne cherchez pas de supporters blancs, vous n'en trouverez aucun, pas plus que de joueurs sur

la pelouse. Pourtant, quand le club britannique de *Manchester United* avait affronté les deux équipes soweitanes lors de sa tournée sud-africaine en 2008, le même *Ellis Park* avait dû subir les assauts des Sud-africains blancs venus voir les stars du ballon rond anglais.

Je ne sais pas pourquoi la majorité des Sud-africains blancs ne vont pas soutenir les équipes locales,

avouait le porte-parole de la *South African Football Association*, Maryo Senyane¹⁹.

Qui plus est, les préjugés raciaux ne demandent qu'à être réactivés chez une frange radicalisée de la minorité blanche : Jake, Afrikaner et responsable de la sécurité du chantier du *Mabhida Stadium* de Durban en témoigne :

Je n'aime pas ce sport, je n'ai jamais vu un match et je n'en connais même pas les règles. Au football, il n'y a que des Noirs sur le terrain, le niveau est faible, notre équipe nationale est sans intérêt.²⁰

Après les succès éphémères du milieu des années quatre-vingt-dix (qui coïncident avec les évolutions politiques et sociales qui surviennent alors dans le pays), le football sud-africain est rapidement retombé dans l'anonymat, avec une équipe nationale qui, malgré deux sélections pour les phases finales de Coupe du monde de 1998 et 2002 et une prestation mitigée lors de la dernière Coupe des Confédérations, est descendue aux alentours de la 80^e place du classement mondial des Nations²¹. Si celle-ci souffrait de l'humiliation de ne pas passer le premier tour de « sa » coupe du monde en juin 2010, elle risquerait également de perdre l'adhésion d'une majorité de la base populaire des supporters noirs. En effet, comme l'explique Nkareng Matshe, spécialiste du football au quotidien populaire *The Star*,

la mentalité des supporters sud-africains implique que leur équipe doit continuer à gagner pour s'assurer leur soutien²².

Ces doutes, suscités par les chances de réussite des *Bafana Bafana*, ne font que renforcer les craintes de résurgences nationalistes, ravivées lors des événements de mai 2008 lorsque des violences avaient menacé les immigrés africains à travers tout le pays. Pourtant, s'il est vrai que les rencontres ne donnent que rarement lieu à des débordements en Afrique du Sud, certaines piqûres de rappel tendent toutefois à montrer que la violence n'en est pas tout

19. *Le Monde*, Paris, site Internet consulté le 07/06/2009 (www.lemonde.fr).

20. *Le Monde*, Paris, site Internet consulté le 11/05/2009, (www.lemonde.fr).

21. Ce classement, publié par la FIFA, a pour base l'ensemble des résultats des matchs officiels joués par les équipes issues des 202 Fédérations Nationales reconnues par l'instance dirigeante du football mondial.

22. « Mondial 2010 : les Bafana Bafana en passe de regagner le cœur de la nation », AFP, 12/12/2008.

à fait exclue : lorsque les *Bafana Bafana* ont gagné leur *ticket* pour la Coupe du monde de football 1998 au *Stadium* de Johannesburg, plus de 300 personnes ont été admises le soir même dans les hôpitaux de la ville.

*

À quelques mois maintenant de la Coupe du monde de football, tous les regards se portent vers cet événement qui catalyse tous les enjeux que représente le ballon rond pour l'avenir de la nation arc-en-ciel. Il est difficile de prévoir quels en seront les impacts à long terme : parviendra-t-elle à concrétiser le rêve d'« une équipe, une nation » et l'éphémère unité que le ballon ovale avait laissé entrevoir quinze ans auparavant ? Il faudra pour cela que les *Bafana Bafana* rassemblent et fidélisent l'ensemble des Sud-africains, et surtout qu'ils gagnent le cœur d'une minorité blanche qui les a largement dédaignés jusqu'à présent. La tâche paraît d'autant plus ardue lorsqu'on sait que l'identité de cette équipe plonge ses racines au plus profond de la culture des *townships*, où la réalité demeure encore bien éloignée de celle des riches *suburbs* blancs ultra-sécurisés. Et si les succès des *Springboks* en 1995 et 2007 avaient suscité des scènes de liesse populaire sans précédents dans les bidonvilles, et s'étaient attiré le soutien de la majorité des Sud-africains de toutes les communautés, les chances de réussite des *Bafana Bafana* dans le tournoi à venir semblent bien plus maigres cette fois-ci. Au-delà du résultat strictement sportif, c'est sur la réussite de l'organisation que le monde attend l'Afrique du Sud au tournant. Il faudra pour cela que la nation arc-en-ciel surmonte les défis posés par les questions d'infrastructures, de transports et surtout de sécurité. Dans le cas d'une réussite de l'organisation, elle sera célébrée comme celle du continent noir tout entier, mais ses implications sur l'unité nationale sud-africaine dépendront de bon nombre d'autres facteurs complexes qu'il demeure difficile d'entrevoir.

Bibliographie

Articles spécialisés, publications scientifiques

Alegi P., 2002 - Playing to the gallery ? Sport, cultural performance, and social identity in South-Africa, 1920-1945. *International Journal of African Historical Studies*, vol. 35, n° 1, p. 17-38.

Alegi P., 2008 - A nation to be reckoned with : the politics of world cup stadium construction in Cape Town and Durban, South Africa. *African Studies*, vol. 67, n° 3, p. 397-422.

Bodis J.-P., 1995 - Le rugby, sa mythologie et la construction d'une nation nouvelle: l'Afrique du Sud. In: Darbon D., dir. - *Ethnicité et nation en Afrique du Sud, Imageries identitaires et enjeux sociaux*. Karthala: Paris.

Bodis J.-P., 1992 - Les faux rebonds de l'ovale. In: L'Afrique du Sud: la nouvelle donne. *Politique Africaine*, Paris, n° 48, décembre, p. 89-102.

Bodis J.-P., 1990 - Rugby et politique en Afrique du Sud. In: *Actes du colloque « Géopolitique du sport », 23-24 mars 1990, Besançon*. Université de Franche-Comté: Besançon, p. 253-262.

Couderc F., 1998 - Afrique du Sud, l'équipe du peuple. In: Football et passions politiques. *Manière de voir, Le Monde Diplomatique*, Paris, n° 39, mai-juin, p. 67-69.

Jones D., 2002 - Women and sport in South Africa, shaped by history and shaping sporting history. In: Sport and women social issues in international perspective. *International society for comparative physical education & sport*, London, p. 131-144.

Onana J.-B., 2004 - Le sport sud-africain entre déclin et renaissance, raisons d'un relatif recul. In: Des peuples et des jeux, Géopolitique du sport. *Outre-Terre, Revue française de géopolitique*, Paris, n° 8, p. 67-75.

Worby E., 2009a - Cricket ethics and Indo-Xhosa ethnics, in pursuit of a politics of virtue along a South-African-Indian axis. *Journal of Asian and African Studies*, London, vol. 44, February, p. 151-165.

Worby E., 2009b - The play of race in a field of urban desire, soccer and spontaneity in post-apartheid Johannesburg. *Critique of Anthropology*, vol. 29, n° 4, p. 105-123.

Périodiques, numéros spéciaux

Des peuples et des jeux, Géopolitique du sport. *Outre-Terre, Revue française de géopolitique*, Paris, n° 8, 2004.

Football et passions politiques. *Manière de voir, Le Monde Diplomatique*, Paris, n° 39, mai -juin 1998.

Sport et politique. *Géopolitique*, n° 66, juillet 1999.

Ouvrages généraux

Augustin J.-P., 2005 - *Sport, géographie et aménagement*. Armand Colin: Paris.

Bale J., 1989 - *Sports Geography*. E. & F.N. Spon: New York.

Boli C., dir., 2008 - *Les Jeux Olympiques, fierté nationale et enjeu mondial*. Musée National du Sport: Paris.

Boniface P., dir., 1998 - *Géopolitique du football*. Complexe: Paris.

Boniface P., 2002 - *La terre est ronde comme un ballon*. *Géopolitique du football*. Seuil: Paris.

Bromberger C., 2004 - *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Agora: Paris.

Clément J.-P., dir., 1994 - *Sports et pouvoirs au XX^e siècle*. Presses Universitaires de Grenoble: Aubenas.

Collomb P., 1988 - *Sport, droit et relations internationales*. Economica : Paris.

Darbon D., dir., 1995 - *Ethnicité et nation en Afrique du Sud, imageries identitaires et enjeux sociaux*. Khartala : Paris.

Darbon D. et Foucher M., 2002 - *L'Afrique du Sud, puissance utile ?* Belin : Paris.

De Waele J.-M. et Husting A., 2008 - *Football et identités*. Éditions de l'université de Bruxelles : Bruxelles.

Dunning E. et Elias N., 1994 - *Sport et civilisation*. Fayard : Paris.

Du Preez Bezdrob A.-M., 2004 - *Winnie Mandela : a life*. Zebra Press : London.

Fauvelle-Aymar F.-X., 2006 - *Histoire de l'Afrique du Sud*. Seuil : Paris.

Gervais-Lambony P., 1997 - *L'Afrique du Sud et les États voisins*. Armand Colin : Paris.

Gervais-Lambony P., Landy F. et Oldfield S., eds., 2003 - *Espaces arc-en-ciel, Identités et territoires en Afrique du Sud et en Inde*. Karthala : Paris.

Guillaume P., 2001 - *Johannesburg, géographies de l'exclusion*. Karthala : Paris.

Houssay-Holzschuch M., 1999 - *Le Cap, ville sud-africaine, ville blanche, vies noires*. L'Harmattan : Paris.

Lafargue F., 1995 - *Géopolitique de l'Afrique du Sud*. Complexe : Paris.

Pivato S., 1994 - *Les enjeux du sport*. Casterman-Giunti : Firenze.

Pociello C., 1995 - *Les cultures sportives*. Presses Universitaires de France : Paris.

Thomas R., 1991 - *Histoire du sport*. Presses Universitaires de France : Paris.

Vassort P., 2005 - *Football et politique*. L'Harmattan : Paris.

Ouvrages spécialisés

Alegi P., 2004 - *Laduma ! Soccer, politics and society in South-Africa*. University of Kwazulu-Natal Press : Pietermaritzburg.

Archer R. et Bouillon A., 1981 - *Sport et apartheid, sous le maillot, la race*. Albatros : Paris.

Armstrong G. et Giulianotti R., 2004 - *Football in Africa : Conflict, Conciliation and Community*. Palgrave Macmillan : London.

Black D. et Nauright J., 1998 - *Rugby and the South-African nation : sport, culture, politics and power in the old and new South-Africa*. Manchester University Press : Manchester.

Blades J., 1998 - *The rainbow game : a random history of South-African soccer*. Drum and City Press : Lanseria.

Bodis J.-P., 1995 - *Le rugby sud-africain, histoire d'un sport en politique*. Karthala : Paris.

Booth D., 1998 - *The race game : Sport and Politics in South Africa*. Frank Cass Publishers : Portland.

Carlin J., 2008 - *Déjouer l'ennemi, Nelson Mandela et le jeu qui a sauvé une nation*. Alterre : Outremont.

Darby P., 2001 - *Africa, football and FIFA : Politics, colonialism and resistance*. Routledge : London.

Dobson P., 1989 - *Rugby in South Africa, 1861-1988*. SARB : Cape Town.

Fiedman G., 2001 - *Madiba's Boys, the stories of Lucas Rabede and Mark Fish*. New Africa Books : Parkview.

Mazwai T., éd., 1998 - *Thirty years of South-African soccer*. Mafube : Cape Town.

Nauright J., 1998 - *Sport, Cultures and Identities in South Africa*. Leicester University Press : London, 214 p.

Résumé

Le 11 juin 2010 sera donné à Johannesburg le coup d'envoi de la Coupe du monde de football, organisée pour la première fois de son histoire en terre africaine. Pendant un mois, la planète tout entière va vivre au rythme du ballon rond, et les médias du monde entier auront le regard tourné vers l'Afrique du Sud, qui devra relever plus d'un défi pour être à la hauteur de tous les espoirs placés en elle. Une vingtaine d'années après la fin de l'apartheid, l'index est toujours pointé vers le sport pour rendre compte des transformations de la société sud-africaine, lui qui occupe un rôle important dans les sphères politiques, économiques, culturelles et sociales d'un pays caractérisé par une très grande diversité ethnique, culturelle et religieuse, et encore profondément marqué par des siècles de ségrégation de l'espace et des hommes. On se souvient des espoirs qu'avait suscités la Coupe du monde de rugby 1995, lorsque Nelson Mandela avait utilisé les succès des *Springboks* à des fins de réconciliation nationale, mais ceux-ci semblent ne pas avoir été fondés et les fractures qui rompent cette société encore fragile demeurent. Quinze ans après, c'est le football qui est porteur de nouveaux enjeux, une pratique profondément ancrée dans la culture noire urbaine des *townships*, et qui obtient de ce fait l'adhésion d'une grande part des Sud-Africains qui l'ont érigé comme un élément central de leur identité. Et si l'équipe des *Bafana Bafana* incarnait le rêve d'« une équipe, une nation », et concrétisait l'éphémère unité que le ballon ovale avait laissé entrevoir pour la nation arc-en-ciel ?

MOTS-CLÉS : Afrique du Sud, Football, nation, identité, *township*, Soweto, Coupe du Monde.

Abstract

Soccer, nation and identities in South Africa

On June 11th, 2010 will start in Johannesburg the first Soccer World Cup ever organized in the African continent. For a month, the entire planet will live to the rhythm of soccer, and the medias from all over the world will look towards South Africa, which faces more of a challenge to live up to all expectations placed in it. Twenty years after the end of apartheid, the index is still pointing to the sport to reflect the transformations of South African society, a sport that takes an important

role in the political, economic, cultural and social life of a country characterized by a great ethnic, cultural and religious diversity, and still profoundly marked by centuries of space and men segregation. We remember the hopes that had led the 1995 Rugby World Cup, when Nelson Mandela had tried to use the success of the Springboks for national reconciliation, but once the fever fallen the chronic cracks still remained. Fifteen years later, soccer brings new challenges, a practice deeply rooted in the culture of black urban townships, and therefore receiving support from a large proportion of South Africans who have erected it as a central element of their identity. And if the Bafana Bafana embodied the dream of “One Team, One Nation” and materialized the ephemeral unity that rugby had hinted to the rainbow nation a few years ago ?

KEYWORDS: South Africa, Soccer, nation, identities, township, Soweto, World Cup.